

Ouvrage collectif réalisé sous la direction
de Didier Béoutis et Sophie Hasquenoph

Livre du centenaire

Extrait

Les écrivains dans la Grande Guerre

Préface de Jean Orizet

Avec les contributions de :

Didier Béoutis Gérard de Cortanze – Jacques Dhaussy
Patrice Delbourg – Alfred Gilder – Sophie Hasquenoph
Claudine Helft – Jean Orizet – Claude Pommereau
Patrick Tudoret

Postface de Serge Barcellini

Histoire et société

Éditions Glyphe

Éditions Glyphe. Paris, 2018
85, avenue Ledru-Rollin – 75012 Paris
www.editions-glyphe.com
ISBN 978-2-35815-248-8

Préface

Contre l'oubli

D'ABORD, ces quelques chiffres terribles, pour ceux qui les ignore-raient ou les auraient oubliés : la Première Guerre mondiale, ce furent un million quatre cent mille officiers, sous-officiers et soldats morts pour la France, dont sept cent mille inhumés dans les nécropoles nationales, trois cent mille rendus aux familles et quatre cent mille jamais retrouvés. Parmi cet immense peuple de morts venus de tous les horizons, cinq cent soixante écrivains ont leur nom gravé dans le marbre depuis 1927, sous la coupole du Panthéon. On trouvera ces noms en fin d'ouvrage.

Le centenaire que célèbre ce livre est double : il s'agit, bien sûr, de celui de novembre 1918, mais aussi, quelques mois plus tard, celui de la création de l'Association des écrivains combattants, le 29 juin 1919. L'article premier de ses statuts précisait : « L'association dite Association des écrivains combattants a pour but d'entretenir le culte du souvenir des camarades tombés au champ d'honneur. » Cet objectif reste la pierre angulaire de notre raison d'être et de notre action. Celle-ci s'exprime sous diverses formes exposées dans cet ouvrage. J'y renvoie le lecteur.

En novembre et décembre 2016, notre association, en partenariat avec *Le Souvenir français*, animé par Serge Barcellini, a voulu honorer, en les sortant souvent de l'oubli, ces cinq cent soixante écrivains disparus pendant la Grande Guerre. À Paris et dans la France entière, des gerbes ont été déposées, des textes et des poèmes ont été

lus, des «Marseillaises» ont été chantées en l'honneur de ces jeunes écrivains combattants. Des centaines d'enfants et d'adolescents des lycées et collèges ont participé à cet hommage, encouragés par leurs professeurs, leurs chefs d'établissement et les maires des arrondissements et des communes dont les écrivains étaient originaires. La ferveur fut au rendez-vous.

Ce livre est, à sa manière, le prolongement et la traduction écrite de ces manifestations. Sous la forme d'un modeste monument de papier, il accomplit un devoir de mémoire, fervent lui aussi, pour donner ou redonner la parole à tous ceux qui sont morts pour défendre leur pays avant d'avoir pu accomplir leur œuvre. Les écrits des cinq cent soixante sont un peu la partie émergée de l'iceberg que constituent les innombrables carnets, lettres et cartes écrits pendant la guerre par les «Poilus» à leur femme, leur mère, leur fiancée, leurs enfants, leurs amis. Les soldats de 14-18, presque tous passés entre les mains d'instituteurs, ces fameux «hussards noirs de la République», savaient lire, écrire et compter. Sur leurs genoux, sur une planche de bois, du fond de la tranchée, ils adressaient, souvent d'une belle écriture sans fautes d'orthographe, quelques mots à leurs proches pour les rassurer en se rassurant eux-mêmes.

Certaines de ces lettres, dans leur émouvante simplicité, ont été rassemblées par Jean-Pierre Guéno et Yves Laplume et publiées en 1998 aux éditions Tallandier sous le titre : *Paroles de Poilus, lettres et carnets du front, 1914-1918*. Le grand écrivain, hélas un peu oublié, André Suarès, auteur d'un chef-d'œuvre, *Le Voyage du Condottière*, notait, dans les années vingt : «Comme ils souffrent, les morts qu'on n'aime plus». Nous faisons nôtre cette compassion, surtout quand il s'agit de morts héroïques.

Oui, il faut aimer nos morts de 14-18 et encourager les autres à conserver leur mémoire. Il faut aimer nos morts et adoucir leur souffrance. Il faut aimer l'aiguillon même de la mort qui pousse un monde indolent à vaincre sa torpeur et redonner chance à la vie.

Avec le soutien du ministère des Armées, direction des patrimoines, de la mémoire et des archives et de la Fondation américaine La Première Alliance (The First Alliance), notre association ne pouvait laisser passer cette occasion de publier un livre exprimant l'essence même de sa raison d'être : lutter contre l'oubli.

Merci à tous les amis qui ont contribué gracieusement à cet ouvrage collectif réalisé sous la houlette active de Sophie Hasquenoph et de Didier Béoutis. Merci au peintre Jean-Marc Brunet, d'avoir orné ce livre d'un poème enluminé de Guillaume Apollinaire. Brunet vit et travaille dans un village proche de Soissons. Ce qui est aujourd'hui son atelier fut soufflé par un obus de gros calibre en 1917.

Merci enfin à Françoise Lemaire qui, pendant plus de onze ans, a été la fidèle collaboratrice de Michel Tauriac puis de l'auteur de ces lignes. Elle aura travaillé avec nous, jusqu'au bout, à la réalisation de ce livre-témoignage destiné aux générations à venir, afin qu'elles n'oublient jamais ces années parmi les plus sanglantes, mais aussi les plus glorieuses de l'histoire de notre pays.

Jean Orizet
Président
de l'Association des écrivains combattants (AEC)



Jean Orizet
(Photo Alexis Hardouin-Finez)

Sommaire

Contre l'oubli. Préface de Jean Orizet, président de l'AEC.....	7
Les grandes dates de l'Association.....	13

Cent ans d'action de l'AEC

La création de l'AEC.....	17
L'entre-deux-guerres.....	25
Depuis 1944.....	43

Les écrivains combattants de la Grande Guerre, une mémoire à partager

Ils étaient 560... ..	59
Les écrivains déjà connus.....	85
Les officiers de carrière	119
Ils n'avaient pas vingt ans... ..	127
Vétérans.....	139
Provinciaux.....	149
Ceux d'outre-mer	165
Les fils de.....	171

Les hommes d'Église.....	181
Ils étaient d'Outre-Océan ou d'Europe.....	201
Musiciens et peintres.....	211
Autodidactes.....	217
Journalistes.....	225
Poètes.....	231
Universitaires.....	245
Témoignages de guerre.....	251

Choix de textes

Textes antérieurs à la Première Guerre mondiale.....	269
À l'heure de la guerre 1914-1918.....	277
Écrire en temps de guerre.....	303
Rendons-leur hommage ! Postface de Serge Barcellini.....	309

Annexe

Les 560.....	313
--------------	-----

Deuxième partie

**Les écrivains
combattants
de la Grande
Guerre,
une mémoire
à partager**

Introduction

Ils étaient 560...

*« Eh bien ! vois-tu, mon cher,
la littérature est encore une des choses
qui résiste le mieux à l'épreuve de la guerre. »*
Pierre JOURDAN, le 15 janvier 1915

CETTE PHRASE, un jeune sergent aixois, Pierre Jourdan, félibre disciple de Frédéric Mistral, l'écrit à l'hôpital, alors qu'il vient d'être gravement blessé sous le feu de l'ennemi en Flandre. Il risque l'amputation d'une jambe. Très courageux et désireux de repartir au plus vite sur le front, il se remet de ses blessures et reprend les armes. Cette fois-ci, elles lui sont fatales. Il meurt à 25 ans en 1917, laissant une œuvre littéraire et un nom qui sera gravé sur les murs du Panthéon. Si l'homme n'est pas très connu du monde des Lettres, il témoigne à tout le moins, par sa plume et la citation ci-dessus, de l'importance de la littérature pendant et en deçà des conflits. C'est pourquoi, en cette année du centenaire, nous souhaitons mettre à l'honneur les nombreux écrivains qui, comme lui, ont donné leur sang et leurs mots à notre Nation. Par eux et avec eux, ils demeurent les témoins d'une mémoire nationale, qu'il nous est donné, plus que jamais, d'entretenir et de faire partager aux jeunes.

Depuis la Révolution et la levée en masse de 1792, puis la loi *Jourdan* de 1798 instituant la conscription nationale, les Français se sont approprié l'idée de soldat-citoyen. Au-delà de leur origine sociale et géographique, du choix de leurs études et de leur activité professionnelle, de leur religion et de leurs références politiques et philosophiques, les Français savent qu'ils doivent partir à la guerre, si la situation internationale l'impose. Les intellectuels n'échappent pas à la règle. Professeurs, journalistes ou étudiants, médecins, officiers ou simples artisans amateurs de Belles Lettres, écrivains de circonstances ou de profession, ces lettrés participent pleinement à la Nation armée. Ils contribuent même à l'instituer et à l'animer, dès lors que la menace d'un conflit s'intensifie. Les écrits de certains s'enflamment alors pour la cause patriotique et revancharde, quand d'autres, au contraire, se plaisent à perpétuer leurs rêves poétiques, amoureux et aventureux de jeunesse. Chacun vit l'avant-guerre comme l'exacerbation de passions individuelles ou collectives, bientôt rattrapées par le destin et l'Histoire. Le 27 juin 1914, cinq semaines avant la mobilisation armée, l'artiste et poète Eugène E. Lemerrier, entré à l'École des Beaux-Arts, dès l'âge de 15 ans, écrit :

« Comme une cloche ou plutôt comme un glas éteint,
Je viens d'entendre le murmure du Destin. »

Son destin à lui : la mort aux Épargnes le 6 avril 1915. Il n'a pas encore 29 ans. Aujourd'hui, son nom est inscrit sur les tables de marbre du Panthéon, aux côtés de 559 autres écrivains venus de différents horizons. Tous, en ce début de XXI^e siècle, en appellent à notre devoir de mémoire : mémoire littéraire et militaire certes, mémoire nationale aussi, simplement. Car ce sont plusieurs générations d'hommes de lettres, qui sont fauchées par la Première Guerre mondiale. Poètes, romanciers prolifiques ou savants de renom, ces hommes constituent à l'aube du conflit, l'élite intellectuelle de notre pays. Plusieurs d'entre eux appartiennent à la Société des Gens de Lettres, tel Auguste Canivet, instituteur breton aux multiples talents, admis en 1902. C'est le cas aussi de Joseph Berthier, dès 1911, simple artisan bijoutier breton qui, entre les heures d'atelier et, plus tard dans les tranchées, se plaît « à écrire des articles et à fabriquer des bagues ». Gustave Genevoix, passionné de théâtre, est à la fois membre de l'Académie de Rouen et de la Société des Gens de Lettres. Ce vétéran en

1914 – il est âgé de 67 ans – est déjà relayé par de nombreux jeunes talents, voués à un grand avenir. Du moins, le croit-on et l'espère-t-on. Mais la guerre en décide autrement. Arrêtés dans leur fulgurante et belle ascension, beaucoup tombent dans l'oubli avec leur plume et leurs ambitions. Si quelques-uns passent le cap du silence éternel, tels Charles Péguy, Apollinaire ou Alain-Fournier, combien d'autres ont à peine une place dans nos manuels de littérature ?

Ils sont désormais au cœur de notre livre du centenaire, parce que cœur battant et vibrant de notre association. Désireux de leur rendre hommage et de mieux faire connaître leurs œuvres, nous leur consacrons aujourd'hui ces pages. Il n'est pas question pour autant de retracer, pas à pas, la vie et la mort de chacun de ces hommes, mais de les présenter, à travers le prisme de quelques thématiques, replacées dans le contexte de l'époque. Notre ouvrage n'est pas une nouvelle *Anthologie des écrivains combattants*, mais une évocation historique de ces générations sacrifiées de la « République des Lettres ». Le 8 juin 1917, le jeune François Lafond écrit :

« Quand la mort me prendra, la recevrai-je en face,
Comme je l'ai rêvée, en murmurant un vers... »

La poésie, la littérature, l'écriture sont parfois leur ultime espoir... souvent jusqu'à leur dernier souffle.

Des talents fauchés par la guerre

Les 560 du Panthéon sont, pour certains d'entre eux, à l'aube du conflit, des hommes de lettres et de science reconnus. Poètes et auteurs professionnels (journalistes, historiens, médecins, romanciers, essayistes...), ils ont le statut d'écrivain avant même que d'obtenir celui de soldat ; la postérité leur confèrera, par la suite, le statut d'écrivain combattant. D'autres par contre, mobilisés en 1914, s'essayent à l'écriture ou découvrent leur capacité d'expression à l'épreuve de la guerre. D'abord soldats, ils deviennent combattants écrivains. Les uns et les autres, par-delà l'ordre et la priorité donnés à leur identité, sont des hommes de plumes et d'émotion fauchés par la Première Guerre mondiale. Divers par leur personnalité et leur style, ils partagent la même destinée : la mort ; et la mort pour la France.

Avant de disparaître, ces écrivains combattants produisent des œuvres multiples dans leur style, leurs thématiques et leur genre

littéraire. Souvent poètes parce que la jeunesse des temps y trouve une voie de formation et d'expression naturelle, ils sont aussi romanciers, critiques ou essayistes. Tous ou presque deviennent des épistoliers. Les lettres de soldats sont un classique de la littérature de guerre. Certains y laissent s'épanouir leur talent et ne s'attachent à aucune autre forme d'écrit. C'est le cas du capitaine Jules Jeanbernart Barthélémy de Ferrari Doria, jeune officier tué lors d'un assaut à la tête de son bataillon le 7 septembre 1918. Âgé de 28 ans, il n'écrit que des *Lettres de guerre*, publiées à titre posthume en 1920. Empreintes à la fois de poésie et de réalisme, elles représentent un émouvant témoignage, celui d'un combattant devenu écrivain par les circonstances de l'histoire. «Le canon a fait de larges trouées, la forêt éternelle subsiste», écrit-il ainsi au cours de l'année 1917.

Paul Lintier, quant à lui, est un jeune Lyonnais qui, après des études de droit et quelques écrits prometteurs, envisage de se consacrer à la seule littérature. Mobilisé dans l'artillerie au Mans, il combat tout en rédigeant ses carnets de guerre, qu'il songe à faire publier. Alors que le premier volume intitulé *Ma pièce* est en voie d'impression, le jeune soldat est fauché par un éclat d'obus en mars 1916. L'ouvrage reçoit un accueil des plus favorables, récompensé par l'Académie française et publié en feuilleton dans le journal *L'Humanité*. Du jour au lendemain, Paul Lintier gagne sa célébrité... malheureusement posthume. Henry de Malleray, de son côté, véritable «entraîneur» de la jeunesse par ses romans d'aventures, achève un manuscrit, lorsque lui parvient l'ordre de mobilisation. Mais il ne voit pas la publication de son ouvrage *Les cinq Vendées* (1924). Frappé par un obus qui lui fauche les jambes, il meurt le 29 mars 1916. Quant au jeune Paul-Marie Thomas, auteur déjà d'un recueil de poésies *Les Gerbes* (avril 1914), ainsi que de nombreux autres poèmes édités dans différentes revues, il disparaît le 25 novembre 1914 à l'âge de 18 ans. Le jeune talent avait annoncé la préparation de trois ouvrages, disparus avec lui dans la boue de la Marne. Aucun de ses manuscrits n'est jamais retrouvé. Nous ne connaissons que les titres des œuvres : *La Maison du Pinail*, *La Chanson du Clocher* et *De Victor Hugo à Edmond Rostand*. La guerre ensevelit, un jour, le soldat et l'écrivain.

Quelques-uns des jeunes combattants inscrits sur les murs du Panthéon n'ont rien publié de leur vivant. Seuls, quelques poèmes manuscrits de guerre promettent l'épanouissement de futurs talents littéraires. Robert Thiriet est l'un d'eux. Bourguignon monté à Paris

pour parfaire ses études dans les prestigieux lycées Charlemagne et Louis-le-Grand, il intègre Normale Supérieure. Excessivement doué pour les lettres et bénéficiant d'une grande force de travail, il fait partie de l'élite intellectuelle de notre pays. Très jeune, il écrit poèmes et essais avec une indéniable facilité, jusqu'à la déclaration de guerre. Il meurt sur les champs de bataille le 25 septembre 1915, âgé de 20 ans seulement, sans avoir eu le temps de déposer un manuscrit chez un éditeur. Il en est de même pour le Parisien Georges Henry, qui écrit une centaine de poèmes, ainsi qu'un roman psychologique élaboré à 17 ans, *Les Égarements*. Le jeune homme collabore en outre à des revues comme *L'Essor littéraire* ou la *Revue des Indépendants*, mais il meurt, le 18 septembre 1918, quelques mois avant la fin de la guerre, à l'âge de 20 ans. L'un et l'autre de ces jeunes talents demeurent les combattants et écrivains de quelques courtes années.

Beaucoup laissent une œuvre réduite, certes, mais remarquable pour leur âge comme Jean de La Ville de Mirmont, tué à 27 ans en novembre 1914 au Chemin des Dames. Ce jeune Bordelais, ami d'enfance de François Mauriac, tient sans nul doute la passion de la littérature de son père, professeur de lettres et grand traducteur de Cicéron. Monté à Paris à 22 ans, Jean devient fonctionnaire à la Préfecture, ce qui ne l'empêche guère de s'adonner à la poésie¹. Il laisse le souvenir d'un poète raffiné, parti beaucoup trop tôt. L'on pourrait en dire de même de Maurice Bouignol, fils du principal de collège à Loudun, étudiant à l'École normale supérieure de Paris, puis reçu à l'agrégation de lettres en 1914. Au cours de sa formation littéraire, il compose de nombreux poèmes, rassemblés sous le titre de *Glaiives et Médailles* (publication posthume en 1920). Le 3 mai 1914, il reçoit le prix Pujol de l'Académie des Jeux floraux de Toulouse. Bientôt mobilisé, il part pour ne jamais revenir. Il est tué le 25 avril 1918 dans la Somme, laissant un recueil de poèmes écrits sur le front, *Sans Gestes* et préfacé par la comtesse de Noailles en 1918. Le jeune homme, mort à 27 ans, est couronné par l'Académie française en 1919 pour l'ensemble de son œuvre. À cette occasion, le *Journal de Loudun* (20 juillet 1919) lui rend hommage : « Parmi les jeunes hommes d'élite qui ont payé de leur sang la grandeur de la France, Maurice Bouignol est et restera au premier rang. »²

1. Jérôme Garcin lui consacre un très beau livre : *Bleus horizons*, Paris, Gallimard, 2013.

2. Voir l'*Anthologie des écrivains morts à la guerre 1914-1918*, ci-après nommée l'*Anthologie*.

Certains écrivains combattants n'ont publié que dans des revues, faute sans doute, là encore, d'avoir le temps d'élaborer des ouvrages complets. L'Aixois Guy de Lombardon, vieil aristocrate provençal devenu agent général de l'Urbaine, est l'un d'eux. Pendant ses temps de loisirs, il se plaît à écrire des essais, des poèmes et articles dans de multiples revues et périodiques comme *Le Nouvelliste de Lyon*, *Art et Soleil*, *Le Soleil du Midi*, *La Provence nouvelle* ou les *Quatre Dauphins*. Sa collaboration est très appréciée et permet de l'inscrire dans la « République des Lettres » de notre avant-guerre. Il meurt dès le début de la guerre, le 23 septembre 1914, âgé de 31 ans, marié et père de 3 enfants. D'autres ont publié davantage comme Joseph Foussenq, médecin provençal, qui devient un historien amateur local. Jusqu'à sa mort survenue en septembre 1915, il se consacre à l'étude d'une petite commune située sur la rive gauche de la Durance : Meyrargues. Passionné, il collecte de très nombreuses archives, pour alimenter son travail mené sur le long terme et malheureusement resté inachevé. La guerre n'est-elle pas une éternelle grande faucheuse ?

Arts, sciences et lettres : la République des lettres atteinte dans sa diversité

Les 560 représentent ce que l'on appelle la « République des lettres » dans toute sa diversité. L'ensemble des genres littéraires est représenté dans leur groupe, de la littérature scientifique aux essais politiques, en passant par le théâtre, le roman, l'art ou la spiritualité¹. Certes, la prédominance de la poésie est réelle, mais elle est loin d'être exclusive, même sous la plume des grands poètes. C'est bien donc le monde littéraire dans sa globalité qui est touché de plein fouet par la Première Guerre mondiale.

Dès avant le conflit, un certain nombre d'hommes de lettres sont reconnus par leurs pairs. Parmi eux, plusieurs universitaires comme Charles Bayet, historien de Byzance et de l'art grec chrétien² ; Jean Maspero, grand égyptologue et papyrologue, qui s'oriente vers

-
1. La littérature religieuse est particulièrement évoquée dans le chapitre sur les hommes d'Église et la guerre.
 2. Voir le chapitre sur les vétérans.

l'époque byzantine; Pierre-Maurice Masson, professeur de littérature, spécialiste de Rousseau, élu à l'Université de Fribourg en Suisse en 1904; Émile Berteaux, historien de l'art, professeur d'histoire de l'art chrétien du Moyen Âge, à la Sorbonne, avant de devenir le premier directeur du Musée Jacquemart-André en 1912 et rédacteur en chef de la *Gazette des Beaux Arts*; Paul Cornu, historien paléographe formé à l'École des Chartes, devenu bibliothécaire au Musée des Arts décoratifs de Paris. La disparition de ces hommes est assurément une perte pour l'Université française. La mort de l'historien d'art Jacques Schnerb, tué en mai 1915, représente aussi un drame pour le monde savant du début du xx^e siècle. À la fois peintre et grand critique d'art, l'érudit laisse de nombreuses études, de Flandrin à Seurat en passant par Cézanne. Sa plume et son œil critique s'éteignent à jamais. Combien d'autres comme lui! Le jeune religieux Léonce Marraud par exemple, qui, abandonnant de brillantes études commerciales à HEC, décide d'entrer au séminaire de Saint-Sulpice à Paris et se voue à la rénovation de l'art religieux. Ami du peintre Maurice Denis, il participe à la fondation de la revue *La Vie et les Arts liturgiques*. Il est en 4^e année de formation au séminaire, lorsque la guerre éclate. Envoyé sur le front, il devient un soldat exemplaire. L'abbé L., sergent dans sa compagnie en témoigne: «Sa présence près de moi, dans les combats, dans les marches, m'était une prédication continuelle et éloquente, et, pour retrouver mon courage abattu, il me suffisait de le regarder marcher.» Tué le 31 octobre 1914 en Argonne, le séminariste et artiste est âgé de 32 ans. Comme le dit le R.P. Grandmaison lors d'une conférence à Issy: il «était l'un des espoirs de l'Église de France».

La République perd aussi un nombre important de grands penseurs et d'acteurs de la vie politique. Pierre Leroy-Beaulieu, polytechnicien et homme engagé comme son père, devient député de l'Hérault (1906) et viticulteur. Esprit ouvert et réaliste, il écrit plusieurs ouvrages politiques et économiques d'actualité, notamment *La Crise viticole méridionale* (1907). L'homme meurt à 44 ans en 1915. Léon de Montesquiou, quant à lui, est l'un des grands dirigeants de l'Action française, partisan d'une restauration monarchique dans notre pays. Propagandiste infatigable et ultra-nationaliste, le comte est à l'origine d'un nombre considérable d'articles, d'essais, de conférences... publiés à partir de 1901 jusqu'à sa mort survenue le 25 septembre 1915, à 42 ans. *Les Raisons du nationalisme* (1905) et 1870. *Les Causes politiques du*

désastre (1914) sont des essais pertinents sur la vie politique française d'avant-guerre, signant en quelque sorte la chronique d'une guerre annoncée.

Quelques historiens et géographes, peu connus de nos jours, sont néanmoins très présents au début du xx^e siècle, sur le terrain de l'action et de la production littéraire, à l'exemple du Jurassien Louis Lautrey qui, en 1909, traduit de l'italien le *Journal de Voyage* de Montaigne, œuvre couronnée par l'Académie française. Auteur également de poèmes, l'historien âgé de 50 ans est tué le 31 mars 1915 au Bois Le Prêtre. Le monde de la géographie est, de son côté, en deuil avec la mort de Joseph Vidal de La Blache, tué sur le front de l'Argonne (1915), quelques années avant son père, le célèbre géographe Paul (1918), à l'origine des *Annales de Géographie*. Louis Bousquet, quant à lui, originaire de Maisons-Alfort dans l'actuel Val-de-Marne, devient un spécialiste de l'astrologie scientifique et fonde la revue *L'Influence astrale* (1913). Rattrapé par la guerre, il meurt des suites de ses blessures le 19 juillet 1915 à l'âge de 36 ans. Aucune catégorie scientifique n'est épargnée par l'hécatombe de la guerre !

Le monde à proprement parler des Belles Lettres subit la disparition de jeunes talents comme le Lyonnais André Ruplinger († 1914), Georges Lamarque, agrégé de philosophie († 1914), le poète bordelais et apprenti administrateur colonial en Indochine Georges Pancol († 1914). Deux jours avant sa mort, ce dernier écrit à Winnie, sa fiancée anglaise :

« La canonnade gronde partout : le temps est superbe et si doux
Je n'ai aucun pressentiment funèbre ; comment le pourrais-je
par un tel soleil ?
Et pourtant ?
Comme le passé est loin et comme l'avenir est proche !
Good bye, darling. »

L'administration coloniale fournit d'ailleurs un autre grand talent, en la personne du Français d'origine néerlandaise Joseph Van Vollenhoven († 1918). Cet aventurier, qui passe sa jeunesse en Algérie, décide d'intégrer l'École coloniale ; il en sort major en 1903. En poste pendant plusieurs années en Afrique (AOF), il officie en Indochine lorsque la guerre éclate. Il repart bientôt en Afrique, mais se heurte aux autorités politiques à propos des levées de la « force noire » (troupes coloniales africaines). Il démissionne de ses fonctions début 1918 et part sur le

front européen, où il est tué en juillet à l'âge de 40 ans. Il offre à la postérité plusieurs essais sur l'Afrique et un vibrant souvenir de cette terre africaine qu'il a tant arpentée. L'outre-mer lointain inspire encore bien d'autres hommes, exerçant des fonctions diverses, à l'instar de l'officier Albert Baratier ou Ernest Psichari. Victor Segalen notamment, médecin de la marine, issu d'une famille bretonne de navigateurs, laisse libre cours à sa plume, lors de ses périples au long cours. Il est en cela un digne représentant de la littérature exotique, à la mode depuis le XVIII^e siècle. Sur les pas de Bougainville et de bien d'autres, il navigue de Tahiti à la Chine, terres lointaines qui lui inspirent romans et chroniques hautes en couleur. *Les Immémoriaux* (1907), consacré à Tahiti, est son premier grand succès littéraire. C'est en Chine qu'il apprend la déclaration de guerre. De retour en France, il s'engage comme médecin militaire, mais meurt des conséquences de la guerre le 21 mai 1919 à l'âge de 42 ans. Son nom reste attaché à la littérature d'aventures et de rêves... rêves à jamais arrêtés par la guerre.

Parmi les autres hommes de lettres connus de l'avant-guerre, se distinguent plusieurs romanciers comme le Bordelais André Lafon, premier lauréat du grand prix de littérature de l'Académie française en 1912, pour son roman *L'Élève Gilles*. Lucien Lécureux, quant à lui, ancien élève de l'École des Chartes à Paris, devenu professeur agrégé de lettres, met sa plume au service de sa région natale : la Bretagne. Il ne cesse de publier de petits ouvrages sur tel ou tel site historique breton, sur telle page d'histoire locale. Engagé en 1915 malgré sa santé fragile – il est réformé une première fois – il meurt le 4 juin 1918, âgé de 38 ans.

Outre ces grands écrivains et savants de renom, la France perd des auteurs de littérature populaire qui ont, tout autant, mais d'une autre façon, marqué leur temps. L'on peut citer le journaliste alsacien, auteur de très nombreux romans populaires, Paul Acker (†1915). L'année de sa mort, il reçoit le premier grand prix du roman de l'Académie française pour l'ensemble de son œuvre. La récompense est un hommage appuyé à un écrivain plein d'imagination, mort à 40 ans. Et pourtant, qui connaît aujourd'hui *Le Beau Jardin* (1910) ou *Les Exilés* (1911), romans à succès, édités à plusieurs reprises après la mort de son auteur ? La littérature populaire est également la spécialité de Constant Moreau (†1918), auteur de contes, poésies et pièces de théâtre comme les *Contes d'un brigadier aux enfants de France*, publié à titre posthume en 1927.

L'homme meurt à 30 ans de la grippe espagnole à Salonique en 1918, après avoir participé à la campagne d'Orient. Son nom est à présent bien estompé de nos mémoires. Ce n'est pas tout à fait le cas de Robert d'Humières, († 1915) ami de Proust et d'Oscar Wilde, traducteur de Kipling, poète et directeur du Théâtre des Arts. Cet homme polyvalent demeure un des dignes représentants de la littérature française.

Aux côtés de tous ces hommes fauchés par le conflit, combien de journalistes, témoins puis victimes de la guerre ! Pierre Long, par exemple, polyglotte maîtrisant 7 langues, grand reporter et polémiste, qui devient un journaliste international réputé. Atteint d'une affection de la vue, il part néanmoins sur le front. Aveuglé par les gaz, il tombe le 14 juillet 1915, atteint d'une balle en plein visage. Beaucoup de lecteurs regrettent ses articles parus dans *Le Soleil du Midi* malgré la censure. Tel est le destin tragique d'un aventurier de la paix et de la guerre.

Enfin, pour clore ce tour d'horizon de la « République des Lettres » touchée par la Première Guerre mondiale, l'on ne saurait oublier les artistes, en particulier les musiciens auteurs et compositeurs. Albéric Magnard, formé au Conservatoire national de Paris, écrit quelques chroniques pour *Le Figaro* et compose de multiples œuvres musicales. Surnommé « le Bruckner français », il met en musique des poèmes, jusqu'à sa mort survenue sur le front 49 ans en 1914. La même année meurt Joseph de Marliave, musicologue spécialiste de Beethoven. Proche de Gabriel Fauré, il publie de nombreux écrits sur la musique, avant de mourir au combat le 24 août 1914 à 40 ans. Quant à Léo Latil († 1915), juriste de formation et passionné de poésie, il compose des textes d'une grande sensibilité, mis en musique par Darius Milhaud.

Tous ces hommes de lettres, tués entre 1914 et 1918, soulignent combien est lourde et diverse la perte intellectuelle pour notre pays. La liste complète de tous les talents, petits et grands, connus sur le plan local, national ou international, serait bien longue à donner, si l'on s'essayait à l'exercice. Tel n'est pas notre but. Certes, l'on ne peut oublier de citer les « incontournables » : Péguy, Apollinaire, Pergaud, Alain-Fournier, qui symbolisent toute la grandeur du monde littéraire français à la veille de la Première Guerre mondiale. Ce qui est sûr : leur disparition est un choc et un manque. La « République des Lettres » perd une partie du meilleur d'elle-même... ensevelie dans la boue et le sang de 14-18.

Des générations de patriotes... jusqu'à la revanche !

Un des points de convergence de tous ces écrivains combattants est leur patriotisme. Certes, ils ne partagent pas tous les mêmes idées politiques, mais, par leur appartenance à la génération d'intellectuels d'avant-guerre, ils sont bercés par l'amour de la patrie et l'esprit de revanche. La guerre de 1870 traumatise en effet l'ensemble des Français; elle imprègne les mentalités, via l'école, l'Église, une partie de la presse et des partis politiques. De très nombreux écrivains l'expriment et le vivent pour le meilleur et pour le pire. Les 560 inscrits sur les murs du Panthéon symbolisent bien, de fait, cette génération de la revanche.

Le Provençal Émile Arné écrit à sa mère en septembre 1914: «La guerre est bien triste, mais elle était nécessaire! Je suis heureux d'être un de ceux qui effaceront les quarante-quatre ans de honte». Le jeune homme fait bien sûr allusion à l'humiliation de 1870; à ses yeux, si le principe de la guerre est regrettable, l'esprit de revanche lui est bien supérieur. Âgé de 24 ans lorsqu'il écrit ces quelques lignes, il reste fortement influencé par ses études menées au Petit Séminaire de Marseille. Engagé par la suite au sein du mouvement *Action Française* et comme chroniqueur au *Midi royaliste*, le travailleur à la Compagnie de chemin de Fer (PLM) qu'il est devenu, fait partie de ces jeunes ligueurs ultra-patriotes du début du siècle. Dans le même état d'esprit, Jules Jeanbernart Barthelemy de Ferrari Doria, lui aussi Marseillais au talent littéraire prometteur, écrit en 1916: «La mélancolie, qui vient de la vue des choses détruites et de la pensée des souffrances des pauvres gens dont ces choses étaient les seuls biens, ne nous décourage pas: nous n'en sommes que plus résolus à faire expier aux Barbares le mal infernal qu'ils ont fait inutilement. La guerre est longue, la vie dure: nous acceptons tout de grand cœur pour obliger l'ennemi féroce à la grande réparation.» Si le jeune officier ne semble pas appartenir à l'Action Française, il partage néanmoins l'idée de sacrifice pour la patrie et celle de revanche contre l'Allemagne. Le terme employé de «Barbares» est d'ailleurs relativement commun, pour des intellectuels pétris de culture gréco-latine et convaincus que les Allemands sont des Goths, bien différents, par leur civilisation, de l'Europe latine. Pas question, dès lors, de s'entendre; cela est culturellement impossible, impensable et contraire à l'histoire. Pourtant, l'idée de

deux cultures antithétiques n'est pas nouvelle. Au XVIII^e siècle, elle est particulièrement exacerbée, notamment via l'historien britannique E. Gibbon, qui écrit *Histoire de la décadence et de la chute de l'Empire romain* (1776-1788). Ce livre marque des générations de lettrés. La revanche par conséquent, dans l'esprit des jeunes intellectuels du début du XX^e siècle, s'assimile à la défense de leur civilisation. Pierre Jourdan, cet Aixois étudiant en droit devenu membre de *l'Action Française*, défend catégoriquement la supériorité de la culture latine sur les « Barbares germaniques ». Évoquant dans une lettre écrite le 9 mars 1915, la grande littérature française (Racine, Molière, Lamartine, Musset, Verlaine, Baudelaire et d'autres), il ajoute : « Ce n'est pas trop parler littérature, puisque tout cela c'est notre patrimoine intellectuel et moral, et que c'est lui aussi que nous défendons contre les Barbares. » Les termes choisis ne le sont pas au hasard : patrimoine, défense... La guerre 1914-1918 est aussi une guerre de culture, qui engage naturellement les intellectuels. Les écrivains combattants trouvent là leur légitimité à se battre et à écrire. D'ailleurs, pour la plupart des jeunes écrivains mobilisés en 1914, le combat défensif n'est pas nouveau. Cela fait des années que la « génération du feu » s'imprègne de cette idée de revanche. Ainsi en avril 1903, le jeune comte Raoul de Pighetti de Rivasso, officier de carrière originaire de Toulon, écrit :

« J'ai vu s'épanouir vos tout puissants rameaux
Sur le sol élargi de la Terre de France,
Et j'entendais sonner l'heure de délivrance
Pour nos frères d'Alsace et leurs frères jumeaux. »

À son tour, le jeune Maurice Maurel écrit, à l'âge de 15 ans, alors qu'il est encore élève au lycée de Nice, un poème intitulé *Revanche*. Le titre veut tout dire à lui seul. Et lorsqu'en 1918, une séance de protestation des Alsaciens-Lorrains se tient à la Faculté des Sciences, le président de la séance choisit de lire cette poésie en particulier, acclamé par toute la salle. Malheureusement, cela fait déjà deux ans que son auteur est mort à Verdun, le 12 août 1916. Ultime hommage qui lui est rendu là, témoignant plus que jamais de cette prégnance de l'esprit de revanche chez les adolescents du début du siècle. L'exemple de Primice Catulle Mendès est aussi probant. Ce jeune homme, issu d'une famille juive sépharade très connue, est le filleul de Sarah Bernhardt. Son père, mort en 1909, est un grand lettré, romancier et poète parnassien. Le fils Primice s'adonne de façon précoce à la muse, à l'imitation de son père

et de son entourage. Âgé de 15 ans, il compose le poème *Les Cuirassiers de Reichshoffen*, plein de fougue anti-prussienne et d'esprit de revanche, lui le jeune Juif d'origine portugaise. Mais il se sent pleinement français et fier de défendre la patrie menacée. C'est ainsi qu'il meurt au Chemin des Dames le 23 avril 1917, âgé d'un peu plus de 20 ans.

« Vous êtes tombés morts sous la rouge cuirasse,
Sanglants, en défendant la Lorraine et l'Alsace,
Mais nous vous vengerons, dormez dans vos tombeaux!
Dans les ventres prussiens nous plongerons nos sabres,
Et leurs cuirassiers blancs et leurs hussards macabres
Rougiront de leur sang les pieds de nos chevaux. »¹

Certains, pourtant déclarés inaptes car de santé fragile ou trop jeunes, demandent leur intégration dans les forces armées, forts de ce sentiment de revanche. Charles-Jean Ajalbert, à peine sorti du lycée, est de ceux-là ; il justifie sa démarche auprès de son père. « Je sais bien que rien ne m'obligeait à partir, et que j'étais libre de toute obligation militaire, mais je crois que tout homme valide devait accomplir son devoir envers la Patrie menacée, et que, si jeune que je sois, j'avais ce devoir ; les médecins, du reste, m'ont jugé capable de faire la campagne ; c'est qu'en réalité, je le devais à mon pays. » (septembre-octobre 1914). Cet arrière-petit-fils de Dorian, ministre de la Défense nationale, parle en termes de devoir. Combien d'autres comme lui, sont conscients de leur engagement pour la patrie, à l'exemple de Roger Couturier, qui adresse ces quelques mots à sa mère, en guise de testament : « Dis-toi que le sacrifice de ma vie sera utile à la France que j'ai assez aimée pour te quitter » ! Le garçon n'a pas même 18 ans lorsqu'il écrit ces mots prémonitoires, puisqu'il meurt le 23 juillet 1915. Il n'a pas d'état d'âme à dire qu'il a deux mères : la mère patrie et sa mère de sang. Pour l'une et pour l'autre, il est prêt à se mobiliser... et à mourir.

Oui, le sentiment patriotique, enraciné dans l'histoire de France et ravivé par la blessure récente de 1870, anime les écrivains combattants de 1914-1918. Les jeunes surtout, plus enthousiastes et sensibles au message de leurs éducateurs et de leurs pères, véhiculent avec vigueur cet esprit de revanche. Avant et pendant la guerre, ils le crient et le brandissent comme un drapeau, au mépris de leur propre vie.

1. Voir l'*Anthologie*.